

Causes et pérennité du racisme environnemental au prisme du phénomène de la réification de l'environnement

Emilien Naval*

Résumé

D'où vient la difficulté des démocraties libérales à résorber les inégalités de distribution des risques environnementaux qui affectent davantage les personnes racisées ? Dit autrement, d'où vient leur incapacité à contrer le racisme environnemental ? En mobilisant la notion de réification, cet article cherche à analyser les causes de la perpétuation de cette forme particulière de racisme dans nos sociétés. Après avoir défini ce concept et celui de racisme environnemental, nous explorons deux possibles explications s'appuyant sur des conceptions différentes du processus de « réification de l'environnement ». La première est inspirée de Steven Vogel et György Lukács et la seconde de Simon Hailwood et Axel Honneth. Plutôt que de proposer une thèse forte, ce travail souhaite ouvrir un nouvel angle de recherche sur les racines conceptuelles d'un problème aux conséquences politiques, économiques et sociales qui maintient certaines populations dans des situations de plus grande précarité matérielle et morale.

Introduction

La dimension raciale de la vulnérabilité face aux risques environnementaux, qu'ils soient des catastrophes naturelles, un manque d'accès à certaines ressources ou l'exposition à certaines pollutions, a été étudiée par la littérature en sciences sociales et

* L'auteur est étudiant à la maîtrise en philosophie à l'Université de Montréal.

conceptualisée sous le nom de « racisme environnemental ». Même si des décennies d'activisme ont su attirer l'attention sur cet enjeu aux différents niveaux institutionnels des démocraties libérales, l'efficacité des réponses apportées reste mitigée¹. Celles-ci semblent souffrir d'une compréhension tronquée du problème qu'elles cherchent à traiter. Plusieurs critiques ont dès lors interrogé le cadre libéral-démocrate de la justice environnementale, celui de la protection des libertés, de la représentativité politique et de l'idéologie libérale des pays occidentaux, au sein duquel les solutions ont été développées². En effet, dans ce paradigme l'individu rationnel, qu'on tient implicitement pour masculin et blanc³, est considéré comme l'unité politique fondamentale. Mais dans les faits, cette approche tend à réduire les causes du racisme environnemental à des actes individuels et intentionnels de discrimination à l'égard des personnes racisées⁴. Ainsi, les solutions cherchent à assurer plus de représentativité dans les organes de décision et à punir par la voie légale des acteurs individuels. Par exemple, une entreprise qui déverserait délibérément ses déchets toxiques à proximité d'un quartier avec une forte population de personnes racisées. Dans l'ensemble, on ne saurait saisir pleinement toutes les dimensions du racisme environnemental à partir d'un dualisme humain-nature qui distingue les individus de leur

¹ Laura Pulido, « Geographies of Race and Ethnicity II: Environmental Racism, Racial Capitalism and State-Sanctioned Violence », *Progress in Human Geography* 41, n° 4 (1 août 2017) : 524, <https://doi.org/10.1177/0309132516646495>; Robert D. Bullard *et al.*, « Toxic Wastes and Race at Twenty: 1987-2007 », 2007.

² Malini Ranganathan, « Thinking with Flint: Racial liberalism and the roots of an American water tragedy », *Capitalism Nature Socialism* 27, n° 3 (2016) : 17-33; Tyler McCreary et Richard Milligan, « The Limits of Liberal Recognition: Racial Capitalism, Settler Colonialism, and Environmental Governance in Vancouver and Atlanta », *Antipode* 53, n° 3 (2021) : 724-44, <https://doi.org/10.1111/anti.12465>.

³ Carole Pateman, *The sexual contract* (Stanford [Calif.] : Stanford University Press, 1988), <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb374091176> ; Charles W. Mills, *The Racial Contract*, Cornell University Press, 1997.

⁴ Ranganathan, « Thinking with Flint: Racial liberalism and the roots of an American water tragedy », 6 ; Christopher Boerner et Thomas Lambert, « Environmental injustice », *Public Interest*, n° 118 (1995) : 61.

environnement⁵, ou encore en concevant la race comme une variable explicative essentialisante qui renvoie et amalgame les personnes racisées à une forme de nature, le tout détaché du politique, du social et de l'économique. Autrement, on court le risque de reproduire à notre insu cette forme de racisme.

L'approche plus cohérente, soutenue par la littérature critique, prend en compte les dynamiques plus larges à l'œuvre dans la production de situations de racisme environnemental : les actions, les pratiques produites et reproduites involontairement par des institutions politiques, les interactions sociales, environnementales et économiques façonnées historiquement par le racisme – en particulier dans les anciens États et empires esclavagistes et coloniaux⁶. Autrement dit, il existe un décalage entre les formes concrètes du racisme environnemental et sa représentation et son traitement. Cette interprétation du racisme environnemental témoigne plus généralement d'une conception figée de l'environnement et de la race dans l'Occident contemporain. Le concept marxiste de réification offre une explication à la rigidification des processus sociaux. Selon nous, l'approche libérale-démocrate de la justice environnementale s'inscrit dans un tel processus lorsqu'elle tente d'appréhender le phénomène du racisme environnemental. Celui-ci apparaît alors sous la forme d'une articulation réifiée des rapports entre races, espaces et ressources naturelles.

Cet article montre en quoi le concept de réification de l'environnement peut nous permettre d'expliquer les limites et angles morts de cette conception du racisme environnemental. Nous montrerons l'importance et la fécondité du concept de *réification de l'environnement* pour l'étude du racisme environnemental. Le choix d'un tel enjeu provient d'abord d'une insatisfaction par rapport au cadre libéral-démocrate, lequel, au mieux, est impuissant face au racisme environnemental et, au pire, perpétue le problème à résoudre. Il

⁵ Val Plumwood, « Has democracy failed ecology? An Ecofeminist perspective », *Environmental Politics* 4, n° 4 (1 décembre 1995) : 134-68, <https://doi.org/10.1080/09644019508414231>.

⁶ David Pellow, « Environmental racism: Inequality in a toxic world », *The Blackwell companion to social inequalities*, 2005, 150 ; David Pellow, *What Is Critical Environmental Justice?* (John Wiley & Sons, 2017).

provient ensuite d'un angle mort dans le développement qu'a connu la théorie critique environnementale au cours des vingt dernières années. Bien qu'elle ait pris de l'ampleur, la littérature ne propose aucune véritable explication des causes et de la pérennité du racisme environnemental. Enfin, nous estimons qu'une meilleure compréhension des enjeux épistémologiques et conceptuels qui entraînent ces discriminations peut nous aider à les dépasser socialement et politiquement.

Notre analyse sera guidée, d'un côté, par la définition du racisme environnemental d'Ariela Tubert qui le caractérise comme (1) une distribution racialement différenciée des risques et des bénéfices environnementaux (2) causée en partie par l'histoire du racisme. Cette définition se veut suffisamment large pour inclure les apports des approches critiques⁷. De l'autre, nous nous appuyerons sur le concept marxiste de réification, défini comme le phénomène par lequel, dans les sociétés capitalistes, sous le règne de la domination de la marchandise et de l'équivalence marchande, les idées, les propriétés des objets, les sujets et les relations sociales nous apparaissent comme des « choses » naturellement données et échangeables, effaçant la dimension sociale derrière ceux-ci⁸. L'analyse de ces notions débouchera sur la comparaison de deux lectures de la réification de l'environnement : celle de Steven Vogel qui conçoit l'environnement comme une réalité sociale et historique réifiée, construite par un capitalisme racial et donc indissociable du racisme environnemental; puis celle de Simon Hailwood, faisant écho à Axel Honneth, et qui considère la réification de l'environnement comme la non-reconnaissance du rôle des humains dans la construction d'une partie

⁷ Ariela Tubert, « Environmental racism: A causal and historical account », *Journal of Social Philosophy*, 26 mars 2021, 3, <https://doi.org/10.1111/josp.12407>.

⁸ Titus Stahl, « Georg [György] Lukács », dans *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, éd. par Edward N. Zalta, Spring 2018 (Metaphysics Research Lab, Stanford University, 2018), <https://plato.stanford.edu/archives/spr2018/entries/lukacs/> ; Ian Buchanan, « Reification », dans *A Dictionary of Critical Theory* (Oxford University Press, 2018), <https://www.oxfordreference.com/view/10.1093/acref/9780198794790.001.0001/acref-9780198794790-e-594>.

de l'environnement, et de leurs relations avec celle-ci. Il s'agit d'évaluer ces lectures, de déterminer la plus satisfaisante pour expliquer l'interprétation incomplète du racisme environnemental, et plus largement pour guider les réflexions futures sur le sujet.

1. Racisme environnemental

La notion de racisme environnemental a évolué ces quarante dernières années. L'expression est pour la première fois employée par le directeur de la *United Church of Christ's Commission on Racial Justice*, Benjamin Chavis. Selon lui et d'autres comme Boerner et Lambert, le racisme environnemental est une forme de discrimination raciale délibérée par laquelle les communautés de personnes racisées sont ciblées par les décisions politiques et les lois de régulation environnementale qui tendent à les surexposer aux déchets toxiques et aux polluants⁹. Pour Chavis ce type de discrimination raciale comprend également l'exclusion – notamment aux postes clefs – des personnes racisées dans les mouvements environnementaux, les comités de prise de décision, les commissions et des instances régulatrices^{10 11}. Cette grille d'analyse libérale-démocrate exclut cependant des dimensions entières du monde social qui contribuent au racisme environnemental, en plus d'ignorer la façon dont le racisme forge les espaces et l'environnement¹². En effet, la notion de ciblage délibéré implique nécessairement une *intention* de nuire à ces communautés. Dans de nombreux contextes, les communautés non blanches se retrouvent malgré tout exposées aux risques, sans pour

⁹ Boerner et Lambert, « Environmental injustice ».

¹⁰ Cette mise à l'écart des personnes racisées est réputée avoir pour effet de moins – voire de ne pas du tout – prendre en compte certains enjeux auxquels ces gens font face. Leur absence dans les délibérations et les prises de décisions peut avoir pour effet de renforcer certaines situations de racisme environnemental. Mais notre article vise à nuancer les bénéfices de ce type de représentativité dans les solutions apportées.

¹¹ Benjamin F. Chavis, « Forward », in *Confronting Environmental Racism*, Westview Press (Boulder, 1993), 3.

¹² Laura Pulido, « Rethinking Environmental Racism: White Privilege and Urban Development in Southern California », dans *Environment* (Routledge, 2008), 386.

autant qu'il y ait une intention de cibler ces publics, dans la chaîne de décisions qui ont mené à ces situations. C'est ce dont témoignent effectivement les travaux empiriques : par exemple sur la surexposition systématique au plomb dans les logements occupés par des personnes migrantes venues du continent africain dans certaines villes de France, ou encore à la proximité des quartiers afro et latino-américains des grands axes autoroutiers aux États-Unis¹³. C'est pourquoi les approches critiques s'appuyant notamment sur les concepts de *racial formation* et de *racial projects*¹⁴, défendent une description plus exhaustive du phénomène. En 2000, Bullard propose une définition qui pourrait s'y conformer. Il accorde un caractère raciste à toutes situations issues de processus de décision ou à tous schémas distributifs qui feraient porter un fardeau inégal aux personnes racisées ; indépendamment de la volonté délibérée de nuire¹⁵. De la même manière, Pulido considère davantage le racisme comme le fruit d'une interaction constante entre race et espace¹⁶, dessinée et redessinée de façon dynamique par des relations entre des structures institutionnelles, l'idéologie et les forces environnementales¹⁷.

¹³ Razmig Keucheyan, *La nature est un champ de bataille*, Poche/Sciences humaines et sociales (Paris : La Découverte, 2018), 50, <https://www.cairn.info/la-nature-est-un-champ-de-bataille--9782348036286-p-19.htm>; Bekah Mandell, « Racial Reification and Global Warming: A Truly Inconvenient Truth », *Boston College Third World Law Journal* 28, n° 2 (1 avril 2008) : 322.

¹⁴ Pellow, « Environmental racism: Inequality in a toxic world », 148 ; Michael Omi et Howard Winant, « Racial Formation », dans *The New Social Theory Reader*, 2e éd. (Routledge, 2008).

¹⁵ Robert D. Bullard, *Dumping in Dixie: Race, Class, and Environmental Quality*, 3e éd. (New York : Routledge, 2019), <https://doi.org/10.4324/9780429495274>.

¹⁶ Laura Pulido, Steve Sidawi, et Robert O. Vos, « An Archaeology of Environmental Racism in Los Angeles », *Urban Geography* 17, n° 5 (1 juillet 1996) : 419-39, <https://doi.org/10.2747/0272-3638.17.5.419>.

¹⁷ Perlita R. Dicochea, « Discourses of Race & Racism Within Environmental Justice Studies: An Eco-Racial Intervention », *Ethnicity and Race in a Changing World* 3, n° 2 (1 avril 2012) : 25, <https://doi.org/10.7227/ERCT.3.2.2>.

Pour nous référer au racisme environnemental, nous utiliserons la définition de la philosophe Ariela Tubert, proposée dans *Environmental racism: A causal and historical account*. Bien qu'elle paraisse restrictive, cette définition a l'avantage d'inclure de manière concise les caractéristiques essentielles du racisme environnemental. Ariela Tubert propose de le définir comme l'ensemble des situations dans lesquelles (1) les risques et les bénéfices environnementaux sont distribués selon une catégorisation raciale de la population; (2) une distribution qui trouve ses causes en partie dans l'histoire du racisme. Cette dernière dimension a son importance : qu'il y ait une intention consciente ou non de porter préjudice, si un moment de la chaîne causale menant à une distribution injuste entretient un lien avec un passé raciste et que de manière contrefactuelle, la situation aurait été différente sans ce passé, alors on peut parler de racisme environnemental. Cette définition inclut toutes les manifestations possibles du racisme : «whether racism is best understood as an ideology, a motivation, or a combination of attitudes, or whether it is a form of disrespect or bad faith, or whether it is structural, institutional, interpersonal, or something else¹⁸». Elle a l'avantage d'évacuer l'individualisation des actes racistes et d'intégrer les apports critiques du caractère multidimensionnel, structurel, dynamique du racisme environnemental¹⁹. Tubert souligne l'indissociabilité du racisme environnemental et de la structure économique, sociale et politique actuelle, car pour elle, sans effort pour transformer cette distribution inégale, celle-ci peut se poursuivre par elle-même : en l'absence d'efforts pour la dépasser, la distribution se maintient en dépit du changement des institutions et des personnes qui l'animent et y participent. Un dépassement du racisme environnemental nécessiterait un effort appuyé pour rééquilibrer la balance de la distribution des bénéfices et fardeaux environnementaux²⁰.

¹⁸ Tubert, « Environmental racism », 4.

¹⁹ Pellow, « Environmental racism: Inequality in a toxic world » ; Pulido, « Rethinking Environmental Racism ».

²⁰ Tubert, « Environmental racism », 9.

2. Le concept de réification

Nos hypothèses reposent sur deux acceptions différentes du concept de réification, l'une lukácsienne et l'autre honnethienne. À l'origine introduit par Marx dans *Les fondements de la critique de l'économie politique* et dans *Le capital*, il qualifie la réification comme un processus qui tend à transformer le travail en chose ou à le faire apparaître comme tel. L'idée est ensuite reprise en 1923 dans *Histoire et conscience de classe* du philosophe et théoricien de la littérature György Lukács, lequel transforme ce qui n'était que de simples remarques chez Marx, en une théorie de la réification²¹. Pour Marx, la réification est le fruit de la domination du marché et de l'échange marchand qui domine la vie des gens en attribuant un prix à leur force de travail et en les condamnant au chômage et à la pauvreté en temps de crise économique²². Lukács reprend ces idées en élargissant le processus de réification à l'ensemble de la vie sociale. Selon lui, la réification est une transformation des qualités humaines intangibles comme la pensée, les valeurs et les idées en objets dont on peut disposer ou que l'on peut posséder²³. Ces propriétés deviennent ainsi indépendantes, non relationnelles et quantifiables, et donc détachées de tout sens subjectif²⁴ : elles deviennent *semblables-à-des-choses*²⁵. Le processus de réification affecte quatre dimensions des relations sociales : les attributs socialement créés des objets, les relations entre les personnes, les relations des personnes à elles-mêmes, et les relations entre les personnes et le reste de la société²⁶. La dimension sociale derrière ceux-ci est oblitérée et les choses apparaissent comme fixes et

²¹ Gérard Duménil, Michael Löwy, et Emmanuel Renault, *Les 100 mots du marxisme*, Presses Universitaires de France, Que sais-je ? (Paris, 2009), 100-101, <https://www.cairn.info/les-100-mots-du-marxisme--9782130572336.htm>.

²² Alex Callinicos, « Lukács, Georg (1885-1971) », 1998, <https://doi.org/10.4324/9780415249126-DD077-1>.

²³ Buchanan, « Reification ».

²⁴ Georg Lukács, « Reification and the Consciousness of the Proletariat », in *Karl Marx* (Routledge, 2012), 90.

²⁵ Stahl, « Georg [György] Lukács ».

²⁶ Stahl.

immuables, donnant ainsi l'impression aux individus que toute possibilité de changement est impossible²⁷.

L'idée de réification fera ensuite son chemin chez les penseurs de la théorie critique. Pour Theodor Adorno, « toute réification est un oubli²⁸ ». Chez lui, elle est d'abord à penser comme le fait de systématiquement se fixer sur certains résultats ou aspects d'un objet en oubliant les processus sociaux qui sont à l'œuvre en arrière-plan. Comme dans une synecdoque, réifier c'est prendre la partie pour le tout. Puis avec Horkheimer dans *La dialectique de la raison*, cette façon de concevoir la réification s'élargit. Ils avancent que les sociétés rationalisées cherchant à dominer la nature le font au prix d'une autodestruction. Le processus de réification s'ancre dans une conception *auto préservatrice* de la vie. Dans les sociétés capitalistes, la maîtrise croissante de la nature par la technique et les sciences désenchantent la nature, lui ôte toute forme de vie et la rend inerte, contrôlable, adaptable et échangeable, niant tout lien de dépendance des humains à leur environnement naturel. Mais alors, cette autopréservation se fait au prix de la suppression et de la domination de ce qu'elle est censée préserver, c'est-à-dire la vie en elle-même²⁹. Finalement, la société s'autodétruit en se sacrifiant sur l'autel de la raison dans sa quête irrépressible de maîtrise à la fois de la nature, mais aussi du monde social³⁰. Plus tard, Jürgen Habermas reformule la réification en la déliant de la rationalisation en tant que telle. Il voit le processus comme une conséquence de la colonisation, par le

²⁷ Stahl ; Buchanan, « Reification ».

²⁸ Theodor W. Adorno et Walter Benjamin, *The Complete Correspondence, 1928-1940* (Harvard University Press, 1999), 321.

²⁹ Alastair Morgan, « The 'Living Entity': Reification and Forgetting », *European Journal of Social Theory* 17, n° 4 (1 novembre 2014) : 380, <https://doi.org/10.1177/1368431014536092>.

³⁰ Harriet Johnson, « The Reification of Nature: Reading Adorno in a Warming World », *Constellations* 26, n° 2 (2019) : 320, <https://doi.org/10.1111/1467-8675.12380> ; Max Horkheimer, Theodor W. Adorno, et Gunzelin Noeri, *Dialectic of Enlightenment* (Stanford University Press, 2002).

complexe monétaire-bureaucratique, des sphères où normalement règne la communication langagière³¹.

Récemment, Axel Honneth, appartenant à la troisième génération de l'école de Francfort a proposé une reformulation du concept. Celui-ci détache la réification de son lien unique avec le marché. Il s'oppose à une réification qui désignerait l'ensemble de la vie sociale capitaliste. Il préfère le réinterpréter à partir de son concept de reconnaissance³². En effet, Honneth considère que la théorie de Lukács souffre d'une forme d'économisme et remet donc en cause l'idée que «the universalization of commodity exchange brought about by capitalism is the sole cause for these phenomena of reification³³». Selon lui, le processus de réification est le résultat d'un oubli de reconnaissance. Au cours de notre vie, nous passons par des formes de socialisation où nous apprenons à intérioriser des normes de reconnaissance spécifiques à notre culture. Ces principes institutionnalisent les façons que nous avons de nous reconnaître les uns et les autres, et forment une culture morale propre à une époque du développement social. Selon le degré d'enracinement de ces normes, celles-ci en viennent à constituer une « seconde nature » propre à une société donnée³⁴; ce qui permet en ce sens à Honneth de dire que la reconnaissance précède la connaissance³⁵. Réifier devient alors le non-respect, l'annulation des règles institutionnalisées de reconnaissance élémentaire qui nous font percevoir autrui comme un *alter ego*. Cette abolition peut être le fruit d'un « oubli » au sens courant du terme, ou encore d'une « désactivation » de la reconnaissance élémentaire. Bien qu'il ne soit pas forcément satisfait de sa réponse, Honneth estime que l'apprentissage de la *désactivation*

³¹ Frédéric Vandenberghe, «La notion de réification. Réification sociale et chosification méthodologique», *L'Homme et la société* 103, n° 1 (1992) : 86, <https://doi.org/10.3406/homso.1992.2615>.

³² Marco Angella, «Axel Honneth, Reification, and “Nature”», *Radical Philosophy Review* 22, n° 1 (4 avril 2019) : 1, <https://doi.org/10.5840/radphilrev2018122791>.

³³ Axel Honneth, *Reification: A New Look at an Old Idea* (Oxford University Press, 2008), 75.

³⁴ Axel Honneth et Stéphane Haber, «Réification, connaissance, reconnaissance : quelques malentendus», *Esprit*, n° 7 (2008) : 103.

³⁵ Honneth, *Reification*, 40.

peut se produire par la participation « de façon durable à une forme hautement unilatérale de pratique qui oblige à faire abstraction des propriétés qui distinguent “qualitativement” les personnes humaines³⁶ ». Cet oubli devient à son tour lui aussi une seconde nature.

3. L'environnement réifié

3.1. Avec Steven Vogel

Venons-en à présent à l'idée de réification de l'environnement. Nous nous appuyons à cette fin sur deux modèles ayant récemment émergé en théorie critique de l'environnement : celui de Steven Vogel et celui de Simon Hailwood. Vogel identifie la nature à une catégorie sociale et politique, plutôt que purement physique et biologique. L'environnementalisme postnaturel qu'il défend conçoit l'environnement comme une coconstruction des humains en collaboration avec les non-humains. Ainsi, il s'attache à une compréhension lukácsienne de la réification³⁷. Nous réifions l'environnement quand nous confondons l'environnement avec la « nature » comprise comme entité immaculée, exempte de tout contact avec l'humanité. En ce sens, nous oublions ou nions les aspects sociaux derrière les processus d'aménagement et de transformation de l'environnement et/ou nous voyons les effets des pratiques humaines comme des conséquences de lois physiques et naturelles immuables³⁸. Cela se produit également dans des cas où l'environnement en question est pourtant manifestement « humain » – comme peut l'être une ville par exemple. Ce processus est rendu possible par un ordre social capitaliste où l'ensemble de nos relations aux autres, à notre environnement et à nous-mêmes est

³⁶ Honneth et Haber, « Réification, connaissance, reconnaissance », 104.

³⁷ Steven Vogel, « For and Against Nature », *Rethinking Marxism* 11, n° 4 (1999) : 102 ; Georg Lukács, *History and Class Consciousness: Studies in Marxist Dialectics* (MIT Press, 1972).

³⁸ Teea Kortetmäki, « The Reification of Non-Human Nature », *Environmental Values* 28, n° 4 (1 août 2019) : 8-9, <https://doi.org/10.3197/096327119X15576762300730>.

déterminé par la marchandisation généralisée, la rationalisation croissante, les transactions individuelles. Sous le régime de la réification, nous avons bâti un environnement, de plus en plus nocif, et ce, presque de manière inconsciente, parce que nous avons été dans l'incapacité de voir l'aspect coconstruit du monde. L'avènement de ce qu'on appelle l'anthropocène³⁹ – l'espèce humaine comme constituant une véritable force tellurique – se loge donc en partie dans l'effacement, par le processus de réification, du politique comme moyen de décider et d'orienter collectivement nos pratiques de coconstruction⁴⁰. Pour Vogel, changer notre comportement face au dérèglement climatique doit passer par la prise de conscience de ses dimensions sociales et politiques dissimulées par les rapports marchands interindividuels. L'enrayer, c'est donc faire entrer l'environnement dans le politique⁴¹.

3.2. Avec Simon Hailwood

La réflexion de Simon Hailwood a des points communs avec celle de Vogel, notamment sur sa conception de l'environnement, bien que sa position soit plus nuancée. Chez lui, le mot nature a trois sens : le « monde naturel » c'est-à-dire la nature dans un sens englobant ; la « nature non humaine », à savoir la nature dans sa partie qui n'a pas été manipulée ou interprétée par les humains⁴² ; « l'environnement

³⁹ Ce terme est sujet à débat. Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz, *L'Événement Anthropocène : La Terre, l'histoire et nous* (Paris : Le Seuil, 2013). D'autres chercheurs et chercheuses lui préfèrent celui de capitalocène. Jason W. Moore, «The Capitalocene, Part I: on the nature and origins of our ecological crisis», *The Journal of peasant studies* 44, n° 3 (2017) : 594-630. Ou encore de plantationocène. Donna Haraway, «Anthropocene, capitalocene, plantationocene, chthulucene: Making kin», *Environmental humanities* 6, n° 1 (2015) : 159-65. Pour souligner les spécificités historiques et sociales du phénomène de transformation environnementale que nous sommes en train de vivre.

⁴⁰ Steven Vogel, «“Nature” and the (Built) Environment», dans *The Oxford Handbook of Environmental Political Theory*, 2016, 157.

⁴¹ Vogel, 158.

⁴² Simon Hailwood, *Alienation and Nature in Environmental Philosophy* (Cambridge University Press, 2015), 16.

humanisé » ou *landscape*, soit le monde naturel dans sa partie modifiée, interprétée et appropriée par les humains⁴³. Ce dernier sens se rapproche de l'idée d'environnement post-naturel. Cependant, pour Hailwood, le constructivisme social de Vogel est excessif et prête le flanc aux interprétations qui voudraient que, dans un monde totalement humanisé, une domination irraisonnée/illimitée de la nature soit possible et légitime⁴⁴. Hailwood avec Honneth, circonscrit le processus de réification de la nature à la réification du *landscape*. Il est ici une interprétation et un respect inadéquat du *landscape* comme vecteur de reconnaissance des personnes et de leur statut de personne⁴⁵. Mais c'est également un déni de leur agentivité dans l'environnement, à savoir, de leur capacité à construire et modifier l'environnement. La possibilité de formes de réification de la nature est déjà sous-entendue chez Honneth. Néanmoins elles dérivent de ce qui se produit dans le cadre du mécanisme de reconnaissance. En « oubliant » de reconnaître autrui comme *alter ego* humain, nous oublions par la même occasion ses liens et sentiments à l'égard de la nature⁴⁶. On en vient à croire que certains milieux de vie ne seraient que de simples arrière-plans pour les activités humaines. L'attachement et les liens parfois profonds et particuliers qu'entretiennent certaines populations avec leurs milieux de vie risquent donc d'être ignorés lors de prises de décisions politiques, comme cela a pu être le cas pour les Cris de la Baie-James dans le cadre du projet de barrage hydraulique de La Grande d'Hydro-Québec au début des années 70⁴⁷.

⁴³ Hailwood, 86.

⁴⁴ Hailwood, 133 ; Kortetmäki, « The Reification of Non-Human Nature », 10.

⁴⁵ Hailwood, *Alienation and Nature in Environmental Philosophy*, 87.

⁴⁶ Kortetmäki, « The Reification of Non-Human Nature », 7.

⁴⁷ Sofiane Baba et Emmanuel Raufflet, « Les relations entreprises-communautés : les leçons de l'expérience d'Hydro-Québec et des Cris », *Gestion* 39, n° 2 (2014) : 106, <https://doi.org/10.3917/riges.392.0104>.

4. Le racisme environnemental comme conséquence d'une réification de l'environnement ?

4.1. Hypothèse 1 : Rationalisation, capitalisme et racisme environnemental

Passons à présent au cœur de notre propos et essayons de voir comment le processus de réification est capable de forger une conception tronquée du racisme environnemental. Une première possibilité est de la considérer comme une fausse représentation hypostasiée du réel, conséquence du mode de production capitaliste. Historiquement, le capitalisme moderne s'est effectivement constitué en s'appuyant sur une exploitation des êtres humains et de l'environnement justifié par la suite par une hiérarchisation pseudoscientifique des races qui a pu légitimer l'esclavage, le colonialisme et les génocides⁴⁸. Le cas de la plantation esclavagiste est intéressant, car il illustre bien la double exploitation et cette idée de coconstruction de l'environnement. S'appuyant sur Mark Fiege, Razmig Keucheyan évoque une dialectique maître-esclave-nature. Celle-ci est exemplifiée dans la culture du coton fruit de la raison et la technique, faisant interagir de façon « symbiotique » plusieurs entités : « la fibre de coton elle-même, mais aussi de l'eau, des sols, du soleil, un système social et une idéologie raciste, des technologies de contrainte (le fouet du maître), un cadre légal... [...] L'esclave réalise la synthèse ou la médiation de ces différents éléments, et les met en mouvement par son travail⁴⁹ ». Cette exploitation participe d'une matrice à la base de l'organisation sociale et environnementale de l'époque contemporaine qui n'est pas sans rappeler le parallèle dressé par Adorno et Horkheimer entre domination de la nature et domination des humains permis par la rationalité instrumentale. La division raciale du travail en lien avec l'exploitation des ressources prévaut encore dans le capitalisme tardif. La production de composants électroniques repose sur l'exploitation croisée des personnes racisées et des ressources naturelles : depuis les mines de coltan illégales employant des enfants, en République Démocratique

⁴⁸ Cedric J. Robinson, *Black Marxism, Revised and Updated Third Edition: The Making of the Black Radical Tradition* (UNC Press Books, 2020).

⁴⁹ Keucheyan, *La nature est un champ de bataille*, 48.

du Congo, jusque dans certaines usines au cœur de la Silicone Valley où 70 à 80 % de travailleur·euse·s latino-américain·e·s et asiatiques, en majorité des femmes, sont disproportionnellement exposé·e·s à des produits chimiques dangereux⁵⁰. Le tout forme un processus rationalisé et désincarné dans une optique de maximisation de la production de biens et de profits.

Nous avons vu avec Lukács et Vogel que le régime capitaliste contribuait à réifier les rapports des humains à l'environnement coconstruit, et plus particulièrement les rapports à l'espace, aux terres et aux ressources produites par le capitalisme. Les formes de réification ont alors pour particularité d'oblitérer la dimension raciale de la «production de ces espaces» perçus, vécus et conçus⁵¹. Or, cette production – qui entre dans la définition que Vogel donne à l'environnement – a segmenté et segmente encore la société à la faveur des classes dominantes blanches. Dans les débuts de l'industrialisation du sud des États-Unis à la fin du 19^e siècle, les usines polluantes s'installent sur – ou à proximité – des anciennes plantations, proches des communautés noires qui s'y étaient établies par défaut après l'abolition de l'esclavage⁵². De même, Carolyn Merchant, montre qu'à partir du milieu du 19^e siècle, la ville devient de plus en plus connotée négativement et associée à la saleté, la maladie, la pollution. La noirceur de la suie des cheminées est associée aux quartiers noirs ségrégués et pauvres à proximité des usines et des zones de déversement de déchets. Elle note également que si l'esclavage a dégradé les corps noirs, il a aussi dégradé les sols sur lesquels ceux-ci travaillaient⁵³.

En nous appuyant sur Vogel, nous pouvons dire que le processus de réification de l'environnement nous rend aveugles au fait que l'organisation de l'espace a été produite par un ordre racial qui a

⁵⁰ Lisa Sun-Hee Park et David N. Pellow, « Racial Formation, Environmental Racism, and the Emergence of Silicon Valley », *Ethnicities* 4, n° 3 (1 septembre 2004) : 418, <https://doi.org/10.1177/1468796804045241>.

⁵¹ Henri Lefebvre, *La production de l'espace* (Anthropos, 2000).

⁵² Keucheyan, *La nature est un champ de bataille*, 50.

⁵³ Carolyn Merchant, « Shades of Darkness: Race and Environmental History », *Environmental History* 8, n° 3 (2003) : 384, <https://doi.org/10.2307/3986200>.

favorisé les personnes blanches aux dépens des personnes racisées. La dimension sociale de la construction d'environnements ségrégués est oubliée. Elle n'est pas ou trop peu remise en question et nous apparaît souvent comme étant dans la nature des choses. Jusqu'à aujourd'hui, les mêmes populations sont davantage exposées aux inégalités d'accès aux ressources et aux risques sanitaires et environnementaux. Le modèle de réification de l'environnement de Vogel pointe vers l'organisation d'un environnement facilitant les situations de racisme environnemental en puisant dans l'histoire de la rationalisation des rapports sociaux rendue possible par un capitalisme structuré par la race. Cette première forme de convergence semble, de ce fait, remplir les conditions de la définition d'Ariela Tubert. Toutefois, notons que dans *"Nature" and the (Built) Environment*, Vogel donne l'impression que l'état actuel de l'environnement est issu d'un empilement chaotique de transactions interindividuelles – ce qui n'empêche pas ce dernier d'avoir un sens pour autant. Ce que montre notre analyse, c'est plutôt que l'on peut tracer des lignes de force raciales et coloniales autour desquelles l'environnement a été organisé.

Une conception réifiée de l'environnement brouille nos réflexions sur le racisme environnemental et nous empêche d'y remédier efficacement. Comme nous l'avons vu avec Tubert, la notion de racisme environnemental intègre l'histoire causale du racisme. Seulement, une fois réifiée, cette histoire disparaît. Toute politique qui prétendrait répondre au racisme environnemental en ignorant cette caractéristique court le risque, au mieux, de n'apporter que des solutions superficielles et ponctuelles, et au pire, de perpétuer, voire de renforcer des discriminations environnementales fondées sur la race. On en vient par exemple à penser que les fondements de cette discrimination ne sont pas dans un entrelacement de relations sociales et de rapports matériels, mais dans un manque de représentativité. C'est ce que montre le cas rapporté par McCreary et Milligan dans la ville d'Atlanta où, malgré la reconnaissance de discriminations à l'égard des quartiers majoritairement noirs, par l'*Environmental Protection Agency*, le « jugement convenu » n'a finalement demandé à la ville, qu'une simple mise en place de « projets environnementaux » à hauteur de 25 millions de dollars, dans lequel il y aurait « plus de représentativité » et « impliquant les communautés » des quartiers en

question. Une mesure bien en deçà de l'estimation de 4 milliards de dollars nécessaires à la refonte totale des infrastructures, initialement requis⁵⁴.

4.2. Hypothèse 2 : Reconnaissance et racisme environnemental

Terminons en nous appuyant sur le travail de Simon Hailwood, avec la deuxième forme possible de réification et la façon dont elle aussi reconduit une conception de l'environnement aveugle au racisme environnemental. Ici, nous allons essayer de voir comment la non-reconnaissance de la *qualité de personne* d'autrui renferme le risque de produire du racisme environnemental. Ici la relation entre racisme environnemental et réification apparaît de manière évidente, car Hailwood introduit le processus de réification dans le domaine de la justice environnementale. Il déplore à ce titre le fait que les théories de la justice n'intègrent pas dans leurs réflexions la dimension de «reconnaissance», alors même que leur but est de réduire le plus possible le phénomène de réification entre les humains. Elles refusent le fait que d'autres humains puissent être considérés comme de simples choses⁵⁵. Malheureusement, la littérature limite souvent la justice aux préjugés entre les personnes, aux violations des droits ou des principes distributifs. Elle ne prend pas en compte l'environnement dans son ensemble, mais seulement comme un ensemble d'objets à posséder, échanger et redistribuer. Nous avons vu que le phénomène de réification était un oubli, une désactivation de la reconnaissance primordiale d'autrui comme *alter ego*. Nos relations, notre sensibilité et empathie envers autrui s'en trouve corrompues, et ce, sans que nous puissions vraiment nous détacher de cette attitude, qui finit par constituer une «seconde nature». Cette corruption se manifeste dans des situations où notre croyance effective d'avoir affaire à une personne ne se traduit pas, dans nos interactions, en une *reconnaissance* véritable d'autrui comme tel. On assiste à la même chose lorsqu'on réifie l'environnement humanisé, autrement dit quand on fait fi des relations entretenues des autres humains avec le *landscape*. On peut croire que celui-ci a été construit

⁵⁴ McCreary et Milligan, « The Limits of Liberal Recognition », 733.

⁵⁵ Hailwood, *Alienation and Nature in Environmental Philosophy*, 90.

par des humains entretenant certains rapports avec lui, et pourtant, nos actions et pratiques révèlent une attitude inverse, comme si le *landscape* était pour nous une chose de naturel, un stock de ressources n'impliquant aucun travail humain socialement coordonné. À l'inverse, lorsque la « nature humanisée » qui constitue le *landscape* n'est pas réifiée, elle nous apparaît comme un ensemble d'éléments vecteurs de sens à travers lesquels nous sommes capables de reconnaître autrui comme un *alter ego* en lien avec son environnement⁵⁶.

Plusieurs exemples peuvent illustrer les vices qu'implique cette forme de réification. La *wilderness*, l'idée d'une nature immaculée et indépendante de toute intervention humaine que l'on retrouve dans l'histoire environnementale nord-américaine, est une forme typique de réification de l'environnement dans sa forme honnethienne. Dans le contexte colonial américain et canadien, elle invisibilise le rôle joué par les personnes autochtones dans la constitution de ce qui se trouve être en réalité une nature humanisée, le *landscape*⁵⁷. Cette forme de réification de l'environnement peut aussi favoriser l'oubli de la considération de l'impact économique de nos actions sur le *landscape* d'autrui. L'activiste et universitaire Winona LaDuke montre que les seuils légaux de rejet de dioxine par les usines de papier, contaminant les poissons dans les cours d'eau, prennent pour base de calcul la consommation américaine moyenne de poissons. Or, certaines populations autochtones locales ont une consommation de poissons issus de ces cours d'eau, supérieure à la moyenne fédérale. Celles-ci sont alors particulièrement vulnérables, car l'agence a été incapable de considérer l'importance de la pêche dans ces communautés, ainsi que les relations que peuvent entretenir les personnes autochtones avec ces cours d'eau et leurs poissons⁵⁸. La situation concernant le pipeline Keystone XL relevait des mêmes logiques⁵⁹. Les autorités politiques

⁵⁶ Hailwood, 98-99.

⁵⁷ Hailwood, 100.

⁵⁸ David Schlosberg, *Defining Environmental Justice: Theories, Movements, and Nature* (OUP Oxford, 2007), 60.

⁵⁹ Pour plus de détails, voir : *The Great Sioux Nation v. the Black Snake: Native American Rights and the Keystone XL Pipeline* Cindy S. Woods, « The Great Sioux Nation v. the Black Snake: Native American Rights and the Keystone XL Pipeline », *Buffalo Human Rights Law Review* 22 (2016): 67-94.

et les industriels du pétrole ne reconnaissent pas l'importance que peuvent avoir les territoires autochtones que le pipeline était censé traverser. Ces exemples illustrent en quoi l'impossibilité de reconnaître l'autre comme un·e égal·e humain·e qui entraîne un préjudice environnemental. On voit donc aussi comment cette forme de réification de l'environnement peut perpétuer inconsciemment des situations de racisme environnemental. Elle reconduit l'aveuglement libéral à une conception de l'environnement, du monde social et des rapports que ces deux sphères entretiennent. Elle est alimentée et alimente en retour des discriminations environnementales fondées sur la race.

Cette approche présente l'avantage d'échapper au réductionnisme économique de l'hypothèse précédente. En expliquant le phénomène de réification de l'environnement comme étant déterminé en dernière instance par l'échange marchand capitaliste, Vogel ne permet pas d'identifier les autres sources sociales de réification. Par exemple, selon l'approche honnethienne, l'idéologie suprémaciste blanche, laquelle considère que les personnes blanches seraient par essence supérieures aux non-blanc·he·s, et que par conséquent, les intérêts et perceptions des sujets blancs devraient être privilégiés par rapport à ceux des personnes racisées⁶⁰, échappe à la première conception⁶¹. Pourtant, cette idéologie, elle aussi productrice de racisme environnemental, n'est pas nécessairement reliée à des processus marchands. C'est cette logique qui peut au moins en partie se cacher derrière le refus délibéré de se conformer à la loi et aux réglementations en matière de respect de la santé humaine et de l'environnement⁶².

⁶⁰ Tracy Whitaker *et al.*, « White Supremacy » (NASW Press and Oxford University Press, novembre 2021), <https://doi.org/10.1093/acrefore/9780199975839.013.1586> ; David Gillborn, « Rethinking White Supremacy: Who Counts in 'WhiteWorld' », *Ethnicities* 6, n° 3 (1 septembre 2006) : 318-40, <https://doi.org/10.1177/1468796806068323>.

⁶¹ Honneth, *Reification*, 78.

⁶² Laura Pulido, « Geographies of Race and Ethnicity 1: White Supremacy vs White Privilege in Environmental Racism Research », *Progress in Human*

Néanmoins la position d'Honneth pose quelques problèmes. Elle n'est pas très claire sur l'origine de l'attitude réificatrice de certains groupes à l'égard d'autres :

This approach leaves the question totally unanswered, however, as to how a mere thought construct or system of description could possess the strength to unsettle retroactively an antecedently familiar fact and leave it socially fragmented⁶³.

Il semble dire que des groupes sociaux, sous l'effet réificateur de stéréotypes, sont rétroactivement dépossédés de caractéristiques humaines, qui auparavant leur étaient accordées. L'interrogation d'Honneth trouve pourtant une explication dans la conception matérialiste du racisme de Colette Guillaumin pour qui c'est le précédent du rapport matériel d'exploitation et de dépendance qui produit l'idéologie raciste⁶⁴. Une explication fondamentalement historique illustrée dans la discussion sur la première hypothèse. La réification honnethienne sur laquelle s'appuie Hailwood souhaite dépasser la dimension historique et sociale de la réification lukácsienne, par conséquent, elle efface ses caractéristiques, centrales pour expliquer l'origine des discriminations raciales et de nos rapports à l'environnement. Pour Timo Jütten le caractère essentiellement anhistorique de la réification d'Honneth la réduit à des considérations anthropologiques qui bouchent les possibilités de son dépassement⁶⁵. Ainsi, la réification de l'environnement envisagée comme telle perd son pouvoir explicatif du phénomène de racisme environnemental. Bien qu'elle puisse de prime abord apparaître comme un processus explicatif, elle met entre parenthèses la dimension historique et causale du racisme environnemental. Quand bien même l'attitude réificatrice à l'égard de l'environnement, cause de la perpétuation du

Geography 39, n° 6 (1 décembre 2015) : 813-14,
<https://doi.org/10.1177/0309132514563008>.

⁶³ Honneth, *Reification*, 81.

⁶⁴ Colette Guillaumin, *L'idéologie raciste : Genèse et langage actuel*, Folio/Essais (Paris : Gallimard, 2002).

⁶⁵ Timo Jütten, « What is Reification? A Critique of Axel Honneth », *Inquiry* 53, n° 3 (19 mai 2010) : 235, <https://doi.org/10.1080/00201741003784606>.

racisme environnemental, pouvait trouver son origine hors de l'infrastructure économique, il n'est pas possible de faire l'impasse sur sa dimension historique.

Conclusion

Cette analyse nous a permis de tirer deux explications possibles de l'origine des conceptions libérales-démocrates du racisme environnemental. La proposition de Vogel offre la possibilité de penser le problème dans les termes d'un capitalisme racial, organisateur de l'exploitation, coordonnée des corps racisés et des ressources environnementales. La solution pour sortir de ce régime est clairement identifiée, il faut passer du marché à la politique. Mais de quelles politiques parle-t-on? Puisqu'il apparaît que les réponses politiques institutionnelles constituent une impasse, ne faudrait-il pas passer par une transformation sociale bien plus profonde pour mettre fin au système économique et politique qui produit l'exploitation et les dominations? De même, le post-naturalisme est problématique à certains égards. Val Plumwood critique le concept voisin de *cultural landscape* qu'elle voit comme un vecteur de réductionnisme culturel qui donne aux seuls humains la capacité de créer et d'agir sur l'environnement, ignorant le rôle et les activités du monde non humain dont nous bénéficions. Une telle conception de l'environnement maintient le schéma eurocentré, colonial et patriarcal selon lequel l'humain serait actif et la nature passive⁶⁶. Du côté de Hailwood, la connexion entre réification de l'environnement et racisme environnemental se fait presque naturellement. Cependant, l'explication ne permet pas d'adresser assez finement le phénomène du racisme environnemental puisqu'elle fait l'impasse sur sa dimension historique. Cela donne l'impression que seuls les symptômes et non les causes de l'oubli de la reconnaissance primordiale peuvent être traités. C'est un problème parce que les réponses allant dans ce sens risqueraient de reproduire, elles aussi, les travers des solutions libérales-démocrates de la justice environnementale. Ainsi, malgré les limites qui subsistent, il nous

⁶⁶ Val Plumwood, « The Concept of a Cultural Landscape: Nature, Culture and Agency in the Land », *Ethics and the Environment* 11, n° 2 (2006) : 123.

semble que l'approche la plus convaincante reste la première, car la seconde laisse encore planer trop d'inconnus qui peuvent la positionner en faux par rapport à notre définition initiale. Toutefois, nous n'avons pas mené une analyse de fond ou comparative de cette définition et peut-être pourrions-nous considérer les deux hypothèses comme étant complémentaires. Pour cela, il faudrait éventuellement retourner aux penseurs phares de la théorie critique, Adorno et Horkheimer, qui pensent la réification comme dévitalisation de la nature, son instrumentalisation et sa domination s'appliquant en retour sur les humains. Pour aller encore plus loin, Blake Emerson, dans un article portant sur l'inefficacité des politiques *color-blind* et leur tension dialectique interne, offre d'autres éléments de compréhension⁶⁷. D'une part en invoquant l'idée de «seconde nature» dans un écrit plus tardif d'Adorno, la *Dialectique Négative*⁶⁸. Cette seconde nature est à la fois l'ensemble des contraintes sociohistoriques réelles du capitalisme incluant les inégalités raciales et environnementales, mais aussi l'ensemble des habitudes et dispositions cognitives subjectives, induites et renforcées par ces réalités sociales perçues, qui nous apparaissent immédiates et naturelles. Nous retrouvons ici l'intégration des deux faces de la réification développées dans cet article, de telle sorte qu'elle nous libère à la fois de l'économisme de Lukács et Vogel, et des tendances anhistoriques d'Honneth et Hailwood. D'autre part, la critique de la logique de l'identité hégélienne portée par Adorno et Horkheimer est aussi un moyen d'analyser l'incapacité de la conception libérale à saisir pleinement les enjeux de racisme environnemental. Elle illustre l'impossible identité entre le sujet connaissant et l'objet, entre la subjectivité libérale réificatrice et la réalité du référent non conceptuel doté d'une part incompressible et autonome, autrement dit, la spécificité propre à chaque situation réelle de racisme environnemental. En somme, ce «panorama» aura au moins le mérite d'inviter à davantage de réflexion sur ce problème qui, à l'heure du dérèglement climatique, viendrait encore à s'amplifier s'il n'était pas adressé directement à sa racine.

⁶⁷ Blake Emerson, «Dialectic of Color-Blindness», *Philosophy & Social Criticism* 39, n° 7 (1 septembre 2013) : 693-716, <https://doi.org/10.1177/0191453713491230>.

⁶⁸ Theodor Adorno, *Negative Dialectics* (Routledge, 2003).

Bibliographie

- Adorno, Theodor. *Negative Dialectics*. Routledge, 2003.
- Adorno, Theodor W. et Walter Benjamin. *The Complete Correspondence, 1928-1940*. Harvard University Press, 1999.
- Angella, Marco. « Axel Honneth, Reification, and “Nature” ». *Radical Philosophy Review* 22, n° 1 (4 avril 2019) : 1-30.
<https://doi.org/10.5840/radphilrev2018122791>.
- Baba, Sofiane et Emmanuel Raufflet. « Les relations entreprises-communautés : les leçons de l'expérience d'Hydro-Québec et des Cris ». *Gestion* 39, n° 2 (2014) : 104-11.
<https://doi.org/10.3917/riges.392.0104>.
- Boerner, Christopher et Thomas Lambert. « Environmental injustice ». *Public Interest*, n° 118 (1995) : 61.
- Bonneuil, Christophe et Jean-Baptiste Fressoz. *L'Événement Anthropocène : La Terre, l'histoire et nous*. Paris : Le Seuil, 2013.
- Buchanan, Ian. « Reification ». Dans *A Dictionary of Critical Theory*. Oxford University Press, 2018.
<https://www.oxfordreference.com/view/10.1093/acref/9780198794790.001.0001/acref-9780198794790-e-594>.
- Bullard, Robert D. *Dumping in Dixie : Race, Class, and Environmental Quality*. 3^e éd. New York: Routledge, 2019.
<https://doi.org/10.4324/9780429495274>.
- Bullard, Robert D., Paul Mohai, Robin Saha, et Beverly Wright. « Toxic Wastes and Race at Twenty: 1987-2007 », 2007.
- Callinicos, Alex. « Lukács, Georg (1885-1971) », 1998.
<https://doi.org/10.4324/9780415249126-DD077-1>.
- Chavis, Benjamin F. « Forward ». Dans *Confronting Environmental Racism*, 3-5. Boulder, 1993.
- Dicochea, Perlita R. « Discourses of Race & Racism Within Environmental Justice Studies: An Eco-Racial Intervention ». *Ethnicity and Race in a Changing World* 3, n° 2 (1 avril 2012) : 17-28.
<https://doi.org/10.7227/ERCT.3.2.2>.
- Duménil, Gérard, Michael Löwy, et Emmanuel Renault. *Les 100 mots du marxisme*. Presses Universitaires de France. Que sais-je ? Paris, 2009.
<https://www.cairn.info/les-100-mots-du-marxisme--9782130572336.htm>.

- Emerson, Blake. «Dialectic of Color-Blindness». *Philosophy & Social Criticism* 39, n° 7 (1 septembre 2013) : 693-716.
<https://doi.org/10.1177/0191453713491230>.
- Gillborn, David. «Rethinking White Supremacy: Who Counts in 'WhiteWorld' ». *Ethnicities* 6, n° 3 (1 septembre 2006) : 318-40.
<https://doi.org/10.1177/1468796806068323>.
- Guillaumin, Colette. *L'idéologie raciste : Genèse et langage actuel*. Folio/Essais. Paris : Gallimard, 2002.
- Hailwood, Simon. *Alienation and Nature in Environmental Philosophy*. Cambridge University Press, 2015.
- Haraway, Donna. «Anthropocene, capitalocene, plantationocene, chthulucene: Making kin». *Environmental humanities* 6, n° 1 (2015) : 159-65.
- Honneth, Axel. *Reification: A New Look at an Old Idea*. Oxford University Press, 2008.
- Honneth, Axel, et Stéphane Haber. «Réification, connaissance, reconnaissance : quelques malentendus». *Esprit*, n° 7 (2008) : 96-107.
- Horkheimer, Max, Theodor W. Adorno, et Gunzelin Noeri. *Dialectic of Enlightenment*. Stanford University Press, 2002.
- Johnson, Harriet. «The Reification of Nature: Reading Adorno in a Warming World ». *Constellations* 26, n° 2 (2019) : 318-29.
<https://doi.org/10.1111/1467-8675.12380>.
- Jütten, Timo. «What is Reification? A Critique of Axel Honneth ». *Inquiry* 53, n° 3 (19 mai 2010) : 235-56.
<https://doi.org/10.1080/00201741003784606>.
- Keucheyan, Razmig. *La nature est un champ de bataille*. Poche/Sciences humaines et sociales. Paris : La Découverte, 2018.
<https://www.cairn.info/la-nature-est-un-champ-de-bataille--9782348036286-p-19.htm>.
- Kortetmäki, Teea. «The Reification of Non-Human Nature». *Environmental Values* 28, n° 4 (1 août 2019) : 489-506.
<https://doi.org/10.3197/096327119X15576762300730>.
- Lefebvre, Henri. *La production de l'espace*. Anthropos, 2000.
- Lukács, Georg. *History and Class Consciousness: Studies in Marxist Dialectics*. MIT Press, 1972.
- Lefebvre, Henri. «Reification and the Consciousness of the Proletariat ». Dans *Karl Marx*. Routledge, 2012.

- Mandell, Bekah. « Racial Reification and Global Warming: A Truly Inconvenient Truth ». *Boston College Third World Law Journal* 28, n° 2 (1 avril 2008) : 289.
- McCreary, Tyler et Richard Milligan. «The Limits of Liberal Recognition: Racial Capitalism, Settler Colonialism, and Environmental Governance in Vancouver and Atlanta». *Antipode* 53, n° 3 (2021) : 724-44. <https://doi.org/10.1111/anti.12465>.
- Merchant, Carolyn. «Shades of Darkness: Race and Environmental History». *Environmental History* 8, n° 3 (2003) : 380-94. <https://doi.org/10.2307/3986200>.
- Mills, Charles W. *The Racial Contract*. Cornell University Press, 1997.
- Moore, Jason W. «The Capitalocene, Part I: on the nature and origins of our ecological crisis». *The Journal of peasant studies* 44, n° 3 (2017) : 594-630.
- Morgan, Alastair. «The 'Living Entity': Reification and Forgetting». *European Journal of Social Theory* 17, n° 4 (1 novembre 2014) : 377-88. <https://doi.org/10.1177/1368431014536092>.
- Omi, Michael et Howard Winant. «Racial Formation». In *The New Social Theory Reader*, 2^e éd. Routledge, 2008.
- Park, Lisa Sun-Hee et David N. Pellow. «Racial Formation, Environmental Racism, and the Emergence of Silicon Valley». *Ethnicities* 4, n° 3 (1 septembre 2004) : 403-24. <https://doi.org/10.1177/1468796804045241>.
- Pateman, Carole. *The sexual contract*. Stanford (Calif.) : Stanford University Press, 1988. <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb374091176>.
- Pellow, David. « Environmental racism: Inequality in a toxic world ». *The Blackwell companion to social inequalities*, 2005, 147-64.
- Pellow, David. *What Is Critical Environmental Justice?* John Wiley & Sons, 2017.
- Plumwood, Val. «Has democracy failed ecology? An Ecofeminist perspective ». *Environmental Politics* 4, n° 4 (1 décembre 1995) : 134-68. <https://doi.org/10.1080/09644019508414231>.
- Plumwood, Val. «The Concept of a Cultural Landscape: Nature, Culture and Agency in the Land». *Ethics and the Environment* 11, n° 2 (2006) : 115-50.

- Pulido, Laura. «Geographies of Race and Ethnicity 1: White Supremacy vs White Privilege in Environmental Racism Research». *Progress in Human Geography* 39, n° 6 (1 décembre 2015) : 809-17. <https://doi.org/10.1177/0309132514563008>.
- Pulido, Laura. «Geographies of Race and Ethnicity II: Environmental Racism, Racial Capitalism and State-Sanctioned Violence». *Progress in Human Geography* 41, n° 4 (1 août 2017) : 524-33. <https://doi.org/10.1177/0309132516646495>.
- Pulido, Laura. «Rethinking Environmental Racism: White Privilege and Urban Development in Southern California». In *Environment*. Routledge, 2008.
- Pulido, Laura, Steve Sidawi, et Robert O. Vos. «An Archaeology of Environmental Racism in Los Angeles». *Urban Geography* 17, n° 5 (1 juillet 1996) : 419-39. <https://doi.org/10.2747/0272-3638.17.5.419>.
- Ranganathan, Malini. «Thinking with Flint: Racial liberalism and the roots of an American water tragedy». *Capitalism Nature Socialism* 27, n° 3 (2016) : 17-33.
- Robinson, Cedric J. *Black Marxism, Revised and Updated Third Edition: The Making of the Black Radical Tradition*. UNC Press Books, 2020.
- Schlosberg, David. *Defining Environmental Justice: Theories, Movements, and Nature*. OUP Oxford, 2007.
- Stahl, Titus. «Georg [György] Lukács». In *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, édité par Edward N. Zalta, Spring 2018. Metaphysics Research Lab, Stanford University, 2018. <https://plato.stanford.edu/archives/spr2018/entries/lukacs/>.
- Tubert, Ariela. «Environmental racism: A causal and historical account». *Journal of Social Philosophy*, 26 mars 2021. <https://doi.org/10.1111/josp.12407>.
- Vandenberghé, Frédéric. «La notion de réification. Réification sociale et chosification méthodologique». *L'Homme et la société* 103, n° 1 (1992) : 81-93. <https://doi.org/10.3406/homso.1992.2615>.
- Vogel, Steven. «For and Against Nature». *Rethinking Marxism* 11, n° 4 (1999) : 12.
- Vogel, Steven. «“Nature” and the (Built) Environment». In *The Oxford Handbook of Environmental Political Theory*, 12, 2016.

Causes et pérennité du racisme environnemental
au prisme du phénomène de la réification de l'environnement

- Whitaker, Tracy, Lauren Alfrey, Alice B. Gates, et Anita R. Gooding.
«White Supremacy». NASW Press and Oxford University Press,
novembre 2021.
<https://doi.org/10.1093/acrefore/9780199975839.013.1586>.
- Woods, Cindy S. «The Great Sioux Nation v. the Black Snake:
Native American Rights and the Keystone XL Pipeline ». *Buffalo
Human Rights Law Review* 22 (2016) : 67-94.